

Littérature et sexualité des personnes âgées

C. Trivalle

Service de Gériontologie et de Soins Palliatifs, Hôpital Paul-Brousse, 14, avenue Paul-Vaillant-Couturier, 94800 Villejuif Cedex.

Correspondance : C. Trivalle, adresse ci-dessus.
E-mail : christophe.trivalle@pbr.aphp.fr

Résumé

L'étude de la sexualité des personnes âgées à travers la littérature récente montre que la majorité des romans concerne des hommes âgés ayant des relations amoureuses avec des femmes beaucoup plus jeunes qu'eux. Autant les romans masculins sont plutôt crus, pouvant choquer, autant les romans féminins gardent une certaine pudeur qui se rapproche de la réalité.

Mots-clés

Sexualité, personne âgée, littérature.

Trivalle C. NPG 2006 ; 6 (31) : 19-22.

Summary

Literature and sexuality of old people
The study of the sexuality of old people, through the recent literature, shows that the majority of the novels concern old men having loving relations with women much younger than them. As much the male novels are rather crude, as much the novels concerning women keep a certain decency which is near of reality.

Key words

Sexuality, old people, literature.

Lorsqu'on s'intéresse à la sexualité des personnes âgées à travers la littérature récente, on s'aperçoit très vite que la majorité des romans concernent des hommes âgés qui ont en général des relations « amoureuses » avec des femmes beaucoup plus jeunes qu'eux. Il est souvent difficile de faire la part de ce qui est fantasmé, et les problèmes d'érection sont souvent au premier plan. La vision de la vieillesse y est en général très négative. Pour les femmes âgées, il est relativement difficile de trouver des romans qui s'intéressent à leur sexualité. Ils sont alors écrits par des

femmes, et la différence d'âge entre les personnages n'intervient pas. Autant les romans masculins sont plutôt crus et peuvent choquer, autant les romans féminins gardent une certaine pudeur et un côté un peu « fleur bleue » qui se rapproche peut-être plus de la réalité. Dans tous les cas, ce sujet est vraiment international, puisque nous avons retenu un français et une française, un japonais, un américain, un colombien et une anglaise, dont un prix Goncourt et deux prix Nobel de littérature.

Romain Gary : *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*



Du haut de ses cinquante-neuf printemps, l'industriel Jacques Rainier a retrouvé une seconde jeunesse dans les bras de la juvénile Laura. Cette différence d'âge ne représente en rien un obstacle, leur amour ne souffrant d'aucune équivoque : « *Jamais je n'avais aimé avec un don aussi total de moi-même. Je ne me souvenais même plus de mes autres amours, peut-être parce que le bonheur est toujours un crime passionnel : il*

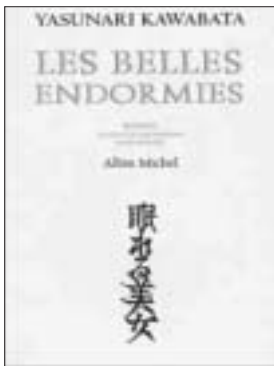
supprime tous les précédents. » Mais ce roman est surtout un livre sur le déclin, qu'il soit sexuel ou économique : les affaires

de Jacques Rainier périclitent en même temps que sa libido. L'auteur n'hésite pas alors à décrire les aspects laborieux et techniques, voire même tragi-comiques, qui concernent tous les problèmes liés à la débandade et autres nuisances physiologiques : « *L'autre jour j'étais comme ça étendu sur le dos, après la bataille, ça n'avait pas marché, et la bonne femme m'a regardé en se rhabillant, et je faisais une drôle de gueule, du genre à titre posthume. Elle a écrasé sa cigarette et puis elle m'a lancé : «Vous êtes un de ces hommes qui ne peuvent pas se résigner au déclin sexuel parce qu'ils ont l'habitude d'être riches...»* ».

Lors de la parution de ce récit sur la déroute du mâle occidental, Romain Gary était encore en pleine possession de ses moyens littéraires et venait même de donner naissance à son double, l'écrivain Emile Ajar. Il se suicidera le 2 décembre 1980.

(Gallimard 1975 / Folio 2004)

Yasunari Kawabata : *Les belles endormies*



Eguchi est un homme de soixante-cinq ans dont la seule « maladie » est la vieillesse qui le fait glisser vers la mort et lui fait éprouver le sentiment de ne plus pouvoir être digne de la seule raison de vivre de l'homme, c'est-à-dire la femme. Conseillé par un ami, il se rend dans une mystérieuse auberge fréquentée par des vieillards en mal de plaisir où l'on

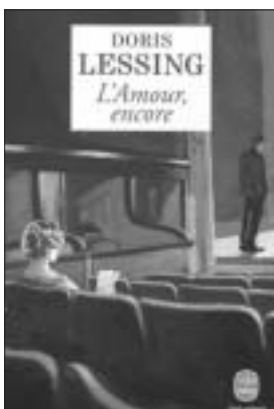
peut dormir avec de jeunes filles sous narcotique que rien ne peut réveiller. Ce sont les « belles endormies ».

Ils peuvent les toucher, les caresser, les sentir, mais la stricte loi de la maison leur interdit d'aller plus loin : « *Et veuillez éviter, je vous en prie, les taquineries de mauvais goût ! N'essayez pas de*

mettre les doigts dans la bouche de la petite qui dort ! Ce ne serait pas convenable ! », recommanda l'hôtesse au vieil Eguchi «. Il se maintient donc à cette frontière érotique, et ce sera pour lui l'occasion de revenir sur son passé en se remémorant ses aventures de jeunesse. Il refuse de se comparer aux autres vieillards qui fréquentent cette maison, car la beauté leur est devenue inaccessible avec l'âge. Et il est assailli par ses désirs : le désir de rompre le silence, le désir de donner la mort, le désir de voir une réaction volontaire pour se prouver qu'il n'est pas arrivé au point où sa passion pour l'amour s'est éteinte. Il finit par se retrouver inévitablement face à la triste vérité, face à une jeune fille nue à ses côtés, que rien ne peut sortir de son sommeil, et donnée en pâture aux fantasmes d'un vieil homme. Eguchi y voit alors une image de sa propre mort.

(Albin Michel / Le Livre de Poche)

Doris Lessing : *L'Amour, encore*



Sarah Durham, productrice de théâtre, entreprend de mettre en scène le journal de Julie Vairon, une femme du XIXe siècle, artiste, passionnée et rebelle aux conventions. Autour d'elle, un groupe d'acteurs, une petite troupe engagée dans un travail commun sur cette figure féminine qui va révéler chacun à lui-même. Sarah, à soixante-deux ans, va découvrir

que « *le pays de l'amour n'est pas si éloigné de sa personne* ». Elle s'éprend successivement de deux hommes : Bill, le bel androgyne, puis Henry, l'homme mûr, vivant ou revivant alors des émotions, des désirs, une soif d'amour dont l'origine se trouve au cœur de la petite enfance.

Dans ce livre, Doris Lessing s'interroge sur la sexualité et l'amour dans la vieillesse. Un thème qu'elle aborde avec tact, mais aussi une certaine audace, quitte à choquer ou surprendre son lectorat.

(Le Livre de Poche, 1998 [1re éd. : 1996])

Philip Roth : *La bête qui meurt*



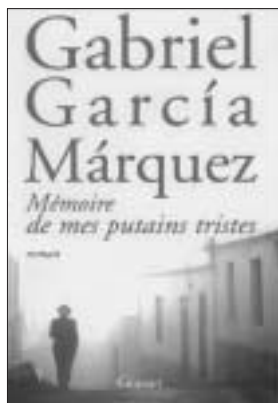
A 62 ans, David Kepesh se sent vieillir. Il est cette bête qui meurt inexorablement et chaque année le rapproche un peu plus de sa fin. Il a vécu la révolution sexuelle des années 60, qu'il décrit longuement dans le roman. Il a choisi la liberté en envoyant promener femme et enfant d'un premier mariage et en refusant tous les tabous imposés par la société puritaine américaine. Il passe d'une conquête à une autre sans

jamais s'attacher. Ces belles étudiantes, « *une génération de felatrices stupéfiantes comme on n'en avait jamais vu dans leur milieu* », n'ont d'intérêt que parce qu'elles satisfont sa libido : « *l'art du flirt à la française me laisse froid. Moi, ce qui m'intéresse, c'est l'impératif sauvage* ». Comme chaque année, ce coureur invétéré, brillant intellectuel, professeur d'université, séduit une de ses étudiantes, qui suivait son cours sur la critique artistique. Il s'agit d'une jeune femme d'origine cubaine de 24 ans, Consuela Castillo. Cet homme vieillissant va succomber à une

passion crépusculaire, il va vouer un véritable culte à cette jeune femme éclatante de santé, cette véritable déesse-mère aux « *seins somptueux* », aux hanches larges. Il la compare au « *nu typique de Modigliani, jeune fille de rêve longiligne, accessible, qu'il peignait régulièrement... un nu aux seins opulents, légèrement évasés, pour lequel elle aurait pu poser elle-même* ». Il ira jusqu'à se prosterner devant elle pour contempler et déguster son flux menstruel, comme s'il s'agissait du plus sacré des nectars. Lui qui ne s'est jamais vraiment attaché à ses conquêtes féminines va alors connaître les affres de la jalousie. Sa liaison avec Consuela va durer un peu plus d'un an et demi. Les années qui suivent la rupture sont atroces pour lui, jusqu'à ce qu'elle fasse à nouveau irruption dans sa vie, huit ans plus tard. Elle est devenue à son tour une bête qui meurt. Foudroyée dans sa grâce par un cancer du sein, Consuela finira au fond d'un hôpital, laissant son ex-amant en compagnie de ses démons, seul face à la « *monstruosité de l'anéantissement* ». C'est sous l'effet de cet ébranlement que David se confie à un de ses amis, dans ce long récit, ce long monologue. Il se livre sans fard, parfois très crûment, sans omettre les détails les plus intimes ou les plus scabreux.

(Gallimard, 2004)

Gabriel Garcia Marquez : *Mémoire de mes putains tristes*



« *L'année de mes quatre-vingt-dix ans, j'ai voulu m'offrir une folle nuit d'amour avec une adolescente vierge. Je me suis souvenu de Rosa Cabarcas, la patronne d'une maison close qui avait l'habitude de prévenir ses bons clients lorsqu'elle avait une nouveauté disponible. Je n'avais jamais succombé à aucune de ses nombreuses tentations obscènes, et moins encore à celle-là, mais elle ne croyait pas à mes prin-*

cipes. La morale est aussi une affaire de temps, disait-elle avec un sourire malicieux, tu verras ». Ainsi commencent ces souvenirs. Le narrateur, « *timide et anachronique* » comme il se définit lui-même, vit dans une grande maison coloniale, héritée de ses parents ; il a presque tout vendu, sauf la bibliothèque et sa collection de disques de musique classique ; il s'enorgueillit de n'avoir jamais couché avec une femme sans la rétribuer. En fait,

il n'est jamais tombé amoureux. Sa vie n'a pas été passionnante et il décide de la commencer à un âge où la mort se penche déjà sur lui. Lorsqu'il rentre dans la chambre où l'attend la gamine de 14 ans, il découvre une belle endormie qui ne se réveillera pas de la nuit. L'aventure se reproduira et, au fil de ces étranges rencontres, le vieux journaliste découvrira une forme d'amour platonique et muet : aucune parole ne vient troubler le sommeil de la jeune femme endormie, silencieuse et nue, sous le regard apaisé d'un vieillard de moins en moins lubrique. Alors qu'il s'apprêtait à entrer dans le monde de la nuit, son insatiable passion du sexe s'efface peu à peu. Il sera sauvé de la vieillesse, stimulé par cet amour tardif pour une tendre adolescente. Le roman est parsemé d'épisodes dramatiques, d'humour et de poésie, et d'éléments propres à l'univers de Gabriel Garcia Marquez. Il faut noter, pour finir, que le prix Nobel de littérature colombien a mis en exergue de son roman une citation extraite des « *Belles endormies* » d'un autre prix Nobel, Kawabata, pour bien indiquer au lecteur les origines de son récit.

(Grasset, 2005)

Noëlle Châtelet : *La femme coquelicot*



Fille de Mireille Jospin (sage-femme, militante au sein de l'association pour le droit de mourir dans la dignité, qui s'est donnée la mort le 5 décembre 2002), Noëlle Châtelet est également la sœur de l'ancien premier ministre Lionel Jospin. Son roman « La femme coquelicot » a été adapté au théâtre en 2001.

C'est à la brasserie des Trois Canons que Marthe rencontre Félix. Coup de foudre, émois du premier rendez-vous, du premier baiser, de la première étreinte. Rien que de très banal, si ce n'est que Marthe a 70 ans et Félix 80. Elle a passé sa vie à

l'ombre peu grisante d'un mari bilieux, moraliste et incolore qui « a eu la bonne idée de mourir avant elle, la laissant libre de vivre sa première histoire d'amour ». C'est une véritable passion que Marthe va vivre avec Félix, celui qu'elle appelle « l'homme aux mille cache-cols ». Il est artiste-peintre et vit avec son chien. Et voilà qu'elle s'éveille aux couleurs de la vie, au rouge du désir. Enfants et petits-enfants assistent avec stupeur à sa métamorphose en jeune fille romanesque qui savoure, enfin, le plaisir d'aimer et d'être aimée.

Un regard nouveau sur la vieillesse : « *les peaux sont douces d'être usées, d'avoir frotté contre le temps* ». Cette femme coquelicot est un véritable plaidoyer pour les amours du troisième âge.

(Stock, 1997 / *Le Livre de Poche* - n° 14610)